



# Joël Suhubiette

## Le maître des chanteurs

Cet homme là fait chanter les autres et ils en redemandent. Nous aussi. Depuis quinze ans, une trentaine de choristes se sont illustrés dans des répertoires allant de la Renaissance à la création contemporaine. Ce sont Les Éléments, le chœur de chambre créé par Joël Suhubiette, à Toulouse, il y aura bientôt quinze ans. En cet automne, le chœur donne de la voix, avec la sortie d'un disque, la création toute récente d'un nouvel oratorio et plusieurs concerts programmés en Région Midi-Pyrénées. Propos recueillis par Isabel Desesquelles

**Vous êtes un fidèle. Étudiant à Toulouse, vous y avez ancré Les Éléments, votre chœur de chambre. Et ce sont peu ou prou les mêmes chanteurs que l'on y entend depuis quinze ans.**

Je n'ai pas envie de vivre ailleurs. Je suis originaire des Pyrénées-Atlantiques mais à dix-huit ans, j'étais au Conservatoire de musique à Toulouse et j'apprenais la musicologie au Mirail. Puis je suis parti. Je chantais avec les Arts Florissants ou à la Chapelle Royale mais un jour, je me suis dis : il faut rentrer à la maison. Et la maison, c'était Toulouse. Quand j'ai voulu fonder un chœur professionnel, j'ai trouvé ici les soutiens nécessaires. Au moment de « recruter » les voix, j'ai été exigeant. Cette sélection, au départ, fait qu'ensuite l'équipe est stable. J'ai choisi les chanteurs mais eux aussi, ils m'ont choisi.

**Méditerranée sacrée, ce sont des polyphonies en latin, grec ancien, hébreu, araméen, syriaque et arabe. Vous le présentez**

**à la Chapelle de l'Hôtel-Dieu les 8 et 9 novembre prochain. Là même où vous avez enregistré le disque qui, lui, sort, le 13 octobre. Ce nom : Méditerranée sacrée, c'est un voeu pieu ?**

Au départ, c'était *Méditerranée* mais très vite, *sacré* s'est imposé. C'est le berceau de tellement de mythes, de civilisations. Tous ces rites de la Grèce antique, des pharaons ou des trois religions, que l'on soit ou non croyant, sont universels. Et c'est vrai, je suis sensible à cette mémoire.

**Pour illustrer le programme de cette saison, vous avez choisi un enfant qui écoute un coquillage. Vous les écoutez, vous, encore les coquillages ?**

Malheureusement plus. Même si, enfant, c'était un de mes jeux favoris sur la plage basque. Si je vous disais la dernière fois que j'ai écouté un coquillage... On venait de choisir la couverture du programme et après, par hasard, sur mon I-phone, je suis tombé sur une ap-

### Joël Suhubiette en cinq mots

**Chef**  
Je n'aime pas trop ce mot. Les Italiens disent maestro, je préfère. Mais c'est en anglais que le mot me paraît le plus juste : the conductor. Celui qui dirige.

**Voix**  
La voix, ça peut aller du plus beau chant, au cri. En fait, c'est l'humain. C'est la vie.

**Transmission**  
C'est nécessaire, c'est un acte, une volonté. Pour que les cultures ne meurent pas.

**Spiritualité**  
C'est si intime, si personnel. Et abstrait comme la musique peut l'être. En tous les cas, pour les artistes, c'est une source inépuisable de questionnement.

**Modernité**  
Ça ne doit pas être une mode mais un courant. Il y a tout ce qui existe et qui reste, et tout d'un coup, il faut quelque chose encore.

**Temps**  
Devant une peinture, on peut rester cinq minutes mais si on écoute une oeuvre, alors, on accepte le temps qui est le sien.

plication appelé no stress. Vous pouvez choisir votre coquillage et entendre la mer. Un gadget. Evidemment, c'est horrible !

### Comment devient-on chef de chœur ?

Dans ma famille, tout le monde pratiquait un instrument en amateur. Mon père jouait de l'harmonica, de l'accordéon, du piano. À six ans, j'étais au piano. À la moindre fête de famille, on jouait à quatre mains. On écoutait peu de musique classique vocale. J'ai découvert le chant, beaucoup plus tard, à dix-huit ans. Pour moi, c'était un monde étranger mais j'ai su tout de suite que c'était ça que je voulais faire. Bach, toute l'oeuvre vocale, est celle qui a le plus compté, c'est certain. Mais après, quand on travaille une oeuvre, on vit avec elle et avec tout ce qu'elle nous dit. Évidemment, je connaissais le Don Giovanni de Mozart mais le jour où je l'ai dirigé, c'était autre chose encore, si intense. Souvent, mon dernier choc musical, est la dernière oeuvre que je crée. Le livret, la partition sont là, à côté de moi, partout.

### Vous étiez ténor. Vous ne chantez plus.

#### Ça ne vous manque pas ?

Au début, bien sûr. J'ai fais le tour du monde en chantant de la musique baroque et j'ai fait des dizaines de disques mais, une fois que j'ai décidé de constituer un ensemble professionnel en 1997, j'ai eu besoin d'affirmer mon rôle de directeur artistique. C'est là que j'ai arrêté de chanter. Contrairement à un metteur en scène de théâtre qui reste dans la salle au moment de la représentation, le chef, lui, est en prise directe avec le concert, il canalise les énergies, doit être sensible à l'acoustique. On est sur scène et on tient le chœur.

### Au delà du répertoire ancien, vous vous impliquez dans des compositions contemporaines.

Quand nous avons enregistré il y a quelques années, le *Requiem* de Desenclos, c'était une première mondiale. J'avais trouvé la partition par hasard chez un disquaire. On ne la jouait pas. Ce *Requiem* datait de 1963. Ce n'est pas loin cinquante ans mais il était, déjà, dans l'oubli. Suite au disque que nous avons fait, Frédéric Desenclos, son fils, qui, d'ailleurs, est à l'orgue pour l'enregistrement, m'a dit que désormais la pièce vivait. J'ai choisi un instrument qui est vocal et les deux tiers du répertoire sont de la musique sacrée, dite du passé mais j'ai aussi envie d'explorer un répertoire profane et de faire entendre une musique d'aujourd'hui qui dira notre temps, notre monde. C'est important la musique baroque, c'est ma formation mais on est au début du XXI<sup>e</sup> siècle et il y a de nombreux nouveaux compositeurs. Pourquoi attendre pour jouer leur musique ? La grande chance avec la musique contemporaine, c'est cet échange possible avec celui qui la compose. Au début, c'est sa création, elle ne m'appartient pas mais plus on la joue, plus elle devient mienne. Ce moment, où je m'en empare est une émotion très forte, différente.

### Justement, après l'ouragan Katrina vous avez donné deux concerts à Atlanta avec *I had dream* du compositeur Zad Moultaka. Pour le coup, vous étiez en prise direct avec le présent, sa réalité.

Zad Moultaka a eu envie d'écrire sur cette tragédie, Katrina, et il a composé sa musique sur la voix de Martin Luter King, les quatorze minutes de son discours *I have a dream*. Zad y a ajouté des paroles de sinistrés de Katrina. C'est une oeuvre politique. Sur l'inégalité raciale, aujourd'hui, et le sort de ces Hommes. Quand nous l'avons joué à Atlanta en décembre 2010, dans le collège même où Martin Luter King a étudié, la communion avec le public a atteint une intensité rare. Il y a eu un silence à la fin, une sidération. Pour cette pièce là, j'ai voulu un dispositif électronique, j'avais comme un métronome dans l'oreille pour que toutes ces voix nous parlent

« Le moment où je m'engage dans une création est une émotion très forte »

ensemble. On est dans la poésie, aussi, et on poursuit une tradition avec cette mise en musique d'une poésie contemporaine.

### Vous venez de présenter à la cathédrale Saint-Étienne, votre deuxième création avec Zad Moultaka, *La passion selon Marie*. Le chœur chante en syriaque, la langue la plus proche de l'araméen, ce que Zad Moultaka appelle la langue « première ».

Il y a dix-huit chanteurs sur scène. Les Évangiles ont été traduits en syriaque mais aussi, des textes contemporains de Rilke ou de Céline. J'aime travailler plusieurs fois avec les compositeurs. On connaît nos langages réciproques. Pour *La Passion selon Marie*, Zad m'a tout de suite demandé si Maria Cristina Kiehr, la soprano en serait. Il a écrit pour sa voix. Cet été, je suis parti au Liban, chez Zad. On travaillait, je découvrais son oratorio syriaque et, à mon retour je ne voulais manger que du houmos ! C'est une autre approche des oeuvres !

### Les Éléments chantent un peu partout. Vous même, vous dirigez un deuxième chœur à Tours, l'Ensemble Jacques Moderne et depuis 2006, vous êtes directeur artistique du festival Musiques des Lumières de l'abbaye-école de Sorèze, vous pensez à d'autres lieux, d'autres publics encore ?

J'ai un projet lié à l'image. Je voudrais aussi travailler avec des plasticiens ou être sur scène avec une pièce de théâtre classique. Vous savez, comme ces comédies ballet de Molière avec des intermèdes musicaux très longs entre les actes. Mais le premier désir pour moi, c'est de faire quelque chose avec la danse contemporaine. Une création, entre le chorégraphe, le compositeur et le Chœur. J'imagine des danseurs avec les chanteurs a cappella. Ce sont les corps qui travaillent, il y a un souffle. Je l'entends déjà, ce souffle.

### Joël Suhubiette, des lieux et des liens

Avec l'Abbaye-école de Sorèze...  
La possibilité pour moi de faire autre chose.  
Un festival en juillet où je peux faire entendre d'autres artistes.

Avec l'Orchestre de chambre de Toulouse...  
Une collaboration ancienne, qui m'a permis de côtoyer très tôt des oeuvres auxquelles je n'aurai pas eu accès.

Avec Les Passions, orchestre baroque de Montauban...  
J'ai une vieille complicité avec son chef Jean-Marc Andrieu.  
Nous avons commencé ensemble. À l'âge de dix-huit ans nous chantions côte à côte. Une amitié.

Présences vocales...  
Là, c'est plus récent. C'est un très beau collectif qui défend la musique contemporaine.

La Fabrique...  
C'est un bâtiment récent au Mirail mais quand j'y vais, je me vois débarquant à Toulouse, il y a trente ans, bus 148 pour me rendre à l'Université.

Chapelle de l'hôtel Dieu...  
Un lieu magnifique de concert. C'est aussi là que nous avons enregistré notre dernier disque *Méditerranée sacrée*.

Avec Odysseus Blagnac...  
Une confiance réciproque. Et une fidélité.  
Notre Chœur y est en résidence.